Présentation

Alessandra Stazzone et Georges Sidéris

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cei/2612>

DOI : 10.4000/cei.2612

ISSN : 2260-779X

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 5 novembre 2015

Pagination : 5-20

ISBN : 978-2-84310-308-7

ISSN : 1770-9571

Référence électronique

Alessandra Stazzone et Georges Sidéris, « Présentation », *Cahiers d'études italiennes* [En ligne], 21 | 2015, mis en ligne le 01 janvier 2017, consulté le 28 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/cei/2612> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cei.2612>

PRÉSENTATION

Alessandra Stazzone et Georges Sidéris

Université Paris-Sorbonne

Ce volume des *Cahiers d'études italiennes* est le premier volet d'une étude plus vaste, menée selon une perspective pluridisciplinaire, consacrée aux échanges culturels et commerciaux qui s'opèrent entre l'Italie et l'Orient depuis le Moyen Âge jusqu'à l'époque moderne et aux rapports complexes que l'Italie et l'Orient bâtissent entre le x^e et le xvii^e siècle. Les contributions présentées dans ce cadre par des historiens spécialistes de l'Orient et des italianistes se proposent de parvenir à une définition et à une caractérisation des spécificités du rapport complexe des relations intenses, fructueuses et parfois conflictuelles que l'Italie et l'Orient bâtissent sur cette ample perspective chronologique. Leur spécificité tient au fait que ces relations sont étudiées selon diverses approches et sur une durée chronologique importante; elles s'appuient également sur une extension géographique très élargie (Byzance, le monde ottoman, le monde musulman...) et dans une perspective interdisciplinaire. La collaboration entre des historiens spécialistes de l'Italie et de l'Orient et des spécialistes de la littérature et de la civilisation italienne du Moyen Âge et de la période humaniste permet d'ancrer la réflexion littéraire à l'événement historique et politique, essentiel pour la compréhension de ces phénomènes en Italie. Les deux ouvrages se pensent comme un espace de rencontre et d'échanges, de croisement des regards, de partage des questionnements, de confrontation des méthodologies d'approche. À l'heure de l'histoire «connectée», voire à «parts égales», il nous a semblé pertinent de réunir des italianistes littéraires ou historiens s'intéressant à la présence, réelle ou imaginée voire rêvée, de l'Orient dans leurs sources et des spécialistes de l'Orient musulman et chrétien. Dans une rencontre de cette nature la langue, les langues (italien, latin, grec, turc, arabe et autres), occupent une place centrale. Il s'agit de dire l'Autre dans des cadres de pensées qui s'expriment de façon spécifique. Le voyage, qu'il soit spatial ou par la pensée, embrasse des temps, des

territoires, des images, des perceptions, des odeurs et des sonorités, mobilise des outils matériels (monnaies, navires, biens divers) et des contacts, des échanges, directs ou faisant appel à des truchements, des traducteurs, qui sont des sources inépuisables de matériaux disponibles pour l'élaboration de discours. Dans ces terres, sur ces mers et ces imaginaires autres traversés, explorés, pacifiquement ou de façon conflictuelle, la transgression absolue du pirate, du mécréant deviennent évocables. Du coup, ces discours offrent l'opportunité, par le décentrage qu'ils opèrent, de dire, de suggérer ce qui ne serait pas exprimable dans son territoire d'appartenance, sous peine de verser dans le soupçon d'hérésie ou de manifester une marginalité. Ainsi, par la grâce du détour, du décentrement vers les pays lointains, l'innovation est rendue possible, l'indicible trouve une voie d'expression. De cette rencontre, il ressort la mise en évidence de facteurs d'échanges et d'unité comme le rôle de la monnaie, du commerce et des commerçants, mais aussi l'idée d'empire, d'espace culturel large, que ce soit l'émergence de l'idée d'Europe en Italie face à la montée de l'Empire ottoman, le rôle des eunuques ou la place des bains. La diversité est bien évidemment au rendez-vous, notamment du fait des usages liés à la multiplicité des langues et des religions. Mais les lignes de démarcation ne sont pas nécessairement celles que l'on pourrait *a priori* envisager. L'Italie du Sud apparaît à bien des égards proche des sociétés orientales et en contraste voire conflit avec les sociétés d'Italie du Nord. La rencontre entre des historiens spécialistes de l'Italie et de l'Orient et des spécialistes de la littérature et de la civilisation italienne du Moyen Âge et de la période humaniste a aussi permis d'ancrer la réflexion littéraire dans l'événement historique et politique, essentiel pour la compréhension de ces phénomènes en Italie.

Force est de constater que le rapport à l'Orient est, dans bien des textes italiens produits entre le Moyen Âge et le ^{xvii}e siècle, tour à tour présenté de façon extrêmement ambiguë, tantôt sous la forme d'une menace imminente susceptible de bouleverser la société occidentale et chrétienne jusque dans ses bases, tantôt sous forme d'une circulation et d'une appropriation d'un héritage de savoirs anciens et raffinés. Les articles réunis dans ce premier volume entendent précisément explorer différentes facettes de ces relations du point de vue italien, dans une perspective chronologique élargie afin d'appréhender ce phénomène sur un laps de temps important. Mais l'Orient est, dans les textes italiens de cette période, une entité floue et fantasmée, jusque dans les critères mêmes de sa définition. Le point de départ de la réflexion menée dans ce volume pourrait alors être exprimé par les questions suivantes : qu'est-ce que l'Orient ?

Où commence-t-il? Quels sont ses traits saillants? S'agit-il d'une simple expression géographique ou aussi du résultat d'une identité culturelle bien définie?

Un bref échantillon d'exemples tiré de quelques récits produits par des voyageurs italiens en Orient entre le Moyen Âge et le ^{xvii}^e siècle permet de mesurer à quel point cette question n'est pas si aisée à régler. Le franciscain Niccolò da Poggibonsi qui, au ^{xiv}^e siècle, se rend en Orient pour y effectuer un pèlerinage et y séjourne de 1345 à 1350, fait commencer l'*Oltramare* à Chypre. Dans l'introduction à la relation qu'il tire de son voyage, il inclut la Terre sainte, l'Égypte — qui fait partie des terres du sultan de Babylone, seigneur des Sarrasins — la Syrie, l'Arabie et l'Éthiopie. Ces terres présentent la spécificité d'être dominées par des rois légitimes¹. Mais Niccolò da Poggibonsi y recherche avant tout les lieux saints et les sanctuaires chrétiens, dont il se propose de fournir à ses lecteurs la description la plus détaillée possible². Bien que ses pages soient riches en détails et informations en tout genre, c'est principalement cet objectif de repérage de lieux saints occidentaux en terre d'*Oltremare* qui structure le regard qu'il pose sur l'Orient. Un peu plus tard, en 1439, le récit de voyage du marchand vénitien Nicolò dei Conti, recueilli par Poggio Bracciolini, permet de dessiner une nouvelle cartographie de l'Orient et devient ainsi une œuvre majeure pour de nombreux voyageurs européens. Le texte de Poggio Bracciolini nous permet à la fois de disposer d'une localisation de l'Orient, mais aussi d'en identifier quelques spécificités.

Un certain Nicolò de Venise, qui avait pénétré jusqu'aux terres les plus reculées d'Inde vint demander pardon au Pape Eugène, lequel se trouvait alors à Florence pour la deuxième fois. Car, après son départ de l'Inde, comme Nicolò était parvenu aux confins de l'Égypte au bord de la mer Rouge, il fut contraint de renier sa foi, non pas qu'il redoutât sa propre mort, mais plutôt celle de sa femme et des enfants qu'il avait emmenés avec lui. Désireux de l'écouter (car je l'avais déjà entendu dire des choses dignes d'intérêt) aussi bien chez moi que dans des cercles d'hommes très savants, je l'interrogeai avec zèle sur de nombreux sujets qu'il me paraissait utile d'écrire et de transmettre à la mémoire des hommes. Ainsi, de son voyage comme des coutumes des Indiens, des animaux, des arbres, des épices et des lieux où tout cela naissait il parla avec gravité et connaissance, de sorte qu'il ne paraissait pas imaginer, mais raconter des choses vraies³.

1. Niccolò da Poggibonsi, *Libro d'oltramare*, texte édité par Alberto Bacchi della Lega, Bologne, Romagnoli, 1881, vol. 1, p. 2.

2. *Ibid.*

3. *Le voyage aux Indes de Nicolò dei Conti (1414-1439)*, texte présenté par Geneviève Bouchon et Anne-Laure Amilhat-Szary, traduction de Diane Ménard, Paris, Chandeigne, « Magellane », 2004, p. 90.

Poggio Bracciolini sélectionne les informations qui lui sont présentées sur le critère de l'utilité pour le lecteur : les coutumes des populations, la description de la faune ainsi que celle des arbres et des épices, ainsi que des lieux où elles naissent. L'Orient présente ici des spécificités culturelles (les coutumes des populations, notamment des Indiens), et semble être le lieu où naissent épices, arbres et animaux exotiques. Il s'étend bien au-delà de l'*Oltremare* désigné par Poggibonsi, car à la Syrie, à l'Égypte et à l'Arabie s'ajoutent les régions traversées par l'Euphrate, les Indes, Ceylan et la Chine⁴. Au ^{xvii}^e siècle Gian Battista Ramusio, dans son œuvre *Navigazioni e viaggi*⁵, consacre un long chapitre à la définition des Indes orientales, destination très prisée de tous les marchands, italiens mais aussi européens, qui s'occupent de commerce des épices et des pierres précieuses. Ramusio s'appuie sur un manuscrit rédigé par un auteur portugais anonyme pour fournir une description détaillée des Indes orientales, qu'il restitue en l'amputant partiellement de la Chine et des Moluques⁶. Chez Ramusio, les frontières délimitant l'Orient sont essentiellement aquatiques : ainsi, la Méditerranée et le Nil matérialisent la séparation entre l'Orient et l'Occident, dont ils constituent la frontière la plus occidentale ; l'océan marque en revanche la frontière la plus orientale⁷. L'Orient à proprement parler — à savoir l'Éthiopie, la mer Rouge, l'Égypte, le canal de Suez, l'Inde (avec Cambaia, Goa, Malabar, Bengala, Pegu, Siam), l'Arabie (*Felice* et *Deserta*)⁸, la Perse et la Chine — se situe à l'intérieur de ces frontières. Au critère géographique, Ramusio ajoute celui de la description physique et des mœurs des habitants de ces contrées qu'il considère comme particulièrement frappantes. Ainsi, les habitants de l'*Arabia deserta* sont-ils blancs de peau, aux cheveux raides, ceux dell'*Arabia felice*, quant à eux, grands chasseurs et cavaliers. Ils ont en commun, nous dit Ramusio, la particularité d'être particulièrement enclins au vol⁹. Dans d'autres textes

4. *Le voyage aux Indes de Nicolò dei Conti (1414-1439)*, ouvr. cité, p. 91-100.

5. G. B. Ramusio, *Navigazioni e viaggi*, vol. II, Marica Milanese (éd.), Turin, Einaudi, 1979, p. 711 et suiv.

6. G. B. Ramusio, « Somario di tutti li regni, città e popoli orientali, con li trafichi e mercanzie che ivi si trovano, cominciando dal Mar Rosso fino ai popoli della China, tradotto dalla lingua portoghese nella italiana », dans *Navigazioni e viaggi*, ouvr. cité, p. 715.

7. *Ibid.* : « L'Asia si divide dall'Africa dal mar Mediterraneo, ove è la città di Alessandria, e dal fiume Nilo, e il mare Oceano la circonda verso mezzodì e levante. » (« L'Asie est séparée de l'Afrique par la Méditerranée, où se trouve la ville d'Alexandrie, et par le Nil ; l'Océan l'entoure en direction du midi et du levant. »)

8. G. B. Ramusio, « Dell'Arabia ch'è vicina al mar Rosso verso l'Etiopia », dans *Navigazioni e viaggi*, ouvr. cité, p. 720 ; « Dell'Arabia Felice », *ibid.*

9. G. B. Ramusio, « Dell'Arabia ch'è vicina al mar Rosso... », ouvr. cité, p. 720 : « *Gli habitatori sono gente Bianca la maggior parte, e non hanno il capello riccio; [...] hanno e re e alcune capitane che li governano; sono gran ladri e molto bestiali.* » (« Les habitants [de ces contrées] sont pour la plupart des Blancs et n'ont pas de cheveux frisés ; [...] ils sont gouvernés par des rois et par quelques capitaines ; ils sont de grand voleurs aux mœurs bestiales. ») « *Gli abitatori di questa Arabia sono gran guerrieri a cavallo. [...] Sono gran cacciatori, e*

de marchands-voyageurs, le regard posé sur l'Orient ne se limite pas à une liste de contrées et de marchandises, mais donne lieu à une description plus complexe. Tel est le cas, pour ne citer qu'un exemple parmi d'autres, du bijoutier vénitien Cesare Federici¹⁰, lequel, dans sa brève relation de voyage en Orient, nous livre un récit particulièrement émotif de sa fascination et de son aversion pour ces terres. Cesare se rend en Orient parce qu'il brûle du désir d'y aller et de voir les contrées mystérieuses du Levant; ainsi, déclare-t-il dans l'incipit de son ouvrage :

Moi, Cesare Federici de Venise, brûlant de voir les contrées du Levant, je montai, avec de nombreuses marchandises, à bord du navire *Gradeniga*, sous les ordres du capitaine Giacomo Vatica, qui appareillait pour Chypre¹¹.

Tout comme d'autres voyageurs européens après lui, Cesare est particulièrement frappé par la beauté et le dynamisme des villes orientales, aussi bien en raison de la vitalité des activités liées au commerce marchandises les plus variées, du foisonnement des produits aux vertus thérapeutiques et médicamenteuses¹², mais également par le contact de différentes populations et religions. De même, la puissance militaire des rois locaux, notamment celui du Pegu produisant sur le Vénitien une vive émotion, à

uomini dati a tutte le fatiche, superbi e prosuntuosi. Vi è un re, al quale tutti obbediscono; nondimeno ha quasi sempre guerra con alcuni popoli arabi, i quali, per essere un paese pieno di montagne e di boschi, non fanno altro mestiero che rubare. » (« Les habitants de l'Arabie felice font quant à eux l'objet de la description suivante, tout aussi peu flatteuse : "Les habitants de cette partie de l'Arabie sont de grands cavaliers. [...] Ils sont des chasseurs exceptionnels, rompus à toute sorte d'effort, superbes et arrogants. Ils ont un roi, auquel tous obéissent; il est néanmoins toujours en guerre avec certains peuples arabes, lesquels ne s'adonnent à aucune autre activité que le vol, leur pays étant couvert de montagnes et de forêts." »)

10. Toutes nos citations de C. Federici sont tirées de « Viaggio di M. Cesare de i Federici nell'India Orientale e oltra l'India », dans O. Pinto, *Viaggi di C. Federici e G. Balbi alle Indie Orientali*, Rome, Istituto Poligrafico dello Stato, « Il Nuovo Ramusio », IV, 1961, p. 3-68. La traduction française des passages cités dans cette présentation a été réalisée par Alessandra Stazzone.

11. C. Federici, ouvr. cité, p. 3 : « *L'anno della Redentione humana MDLXIII, ritrovandomi io Cesare de i Fedrici oltra modo di vedere le parti del levante, m'imbarcai con diverse merci su la nave Gradeniga, patronigiata da Giacomo Vatica, la quale andava in Cipri [...].* »

12. C. Federici, ouvr. cité, p. 39 : « [...] *ed ove il fiume entra in mare, è una villa chiamata mergi, nel porto della quale ogn'anno si caricano alcune navi di verzino, di nipa, di belzuin e qualche poco di garofoli, macis, noci, che vengono dalla banda di Sion, ma il sforzo della mercantia è verzino e nipa, il qual è vino eccellentissimo, che nasce nel fior di un arboro chiamati niper, il cui liquor si distilla e se ne fa una bevanda eccellentissima, chiara come il cristallo, buona alla bocca e migliore allo stomaco ed ha una gentilissima virtù, che s'uno fosse marcio da mal francese, bevendone assai in poco tempo si risana [...].* » (« Là où le fleuve se jette dans la mer, se trouve une ville appelée Mergi. Dans son port, l'on charge tous les ans un certain nombre de navires de verzino, nipa, belzun, et une quantité moindre de clous de girofle, de macis, de noix, originaires du côté de Sion. Le gros de la cargaison est toutefois composé de verzino et nipa, qui est un vin exquis produit par la fleur d'un arbre appelé niper. On en distille le jus pour obtenir une boisson exquise, aussi transparente que du cristal, délicieuse en bouche, et encore meilleure pour l'estomac. Ce vin a une très grande vertu pour tous ceux qui seraient très atteints par la syphilis : s'ils en boivent une grande quantité en peu de temps, ils guérissent. »)

laquelle s'ajoute la sensation de parcourir un royaume féerique digne des mille et une nuits¹³.

Les Indes orientales sont cependant, aussi bien dans le récit de Federici que dans celui d'autres voyageurs italiens¹⁴, l'endroit de tous les dangers. Tout d'abord, pour s'y rendre, on a affaire aux Arabes, ce qui n'est pas, nous dit le bijoutier, une mince affaire. Ensuite, les régions traversées sont comparées à des endroits effrayants, et les mœurs des habitants — allant parfois jusqu'au cannibalisme — encore plus épouvantables¹⁵. Il s'agit là d'une attitude fréquente chez les voyageurs italiens en Orient ; citons également Nicolò dei Conti, qui relate avec effroi les habitudes alimentaires répugnantes des habitants de Java, ainsi que leurs coutumes bestiales et inhumaines faisant une large place à l'homicide et à la luxure :

Il y a deux îles en Inde intérieure et presque en sa partie extrême et fin du monde, toutes deux nommées Java : elles s'étendent toutes deux vers l'est, l'une à 3 000 et l'autre à 2 000 milles ; l'une est dite Majeure, l'autre Mineure. [...] Ce sont des îles habitées par des hommes effroyables, plus cruels que tous les autres. Ils mangent des chiens, des chats des rats et tous les animaux immondes. Ils sont si bestiaux et cruels que le fait de tuer un homme est un jeu pour eux, et l'homicide n'est puni d'aucune peine [...]. Quand quelqu'un achète une nouvelle épée ou un nouveau couteau, il l'essaie sur le premier qui passe pour voir s'il coupe bien, et il n'encourt aucune peine pour la mort de cette personne. Les passants regardent la blessure et si le couteau est planté droit, ils complimentent celui qui a porté le coup. Les hommes prennent autant de femmes qu'ils le veulent pour satisfaire leurs désirs¹⁶.

13. C'est par exemple le cas de la ville d'Hormuz, qui suscite l'admiration du bijoutier, tout comme, quelques années plus tard, de son collègue Gasparo Balbi. « Si je ne l'avais pas vu de mes propres yeux, jamais je n'aurais pu imaginer l'importance des échanges de marchandises que l'on pratique ici. Au moment de la pleine lune, lorsque le niveau des eaux le permet, de petits bateaux chargés de toute sorte d'épices, de soie de Chine, de bois de santal, d'ivoire, de velours, et bien d'autres choses se rendent ici. D'ici sortent également de nombreux navires chargés de quantité de toiles de coton blanches, imprimées et colorées, beaucoup de drogues, des corioles, des agates, des améthystes et aussi des diamants. » « Dès qu'il le souhaite, il peut faire entrer en guerre un million et demi de soldats, tous appartenant à son royaume. Cela semble incroyable si l'on songe à la quantité de nourriture qu'il faudrait fournir pour un si grand nombre de personnes. Mais ceux qui connaissent la nature de ces peuples n'aura aucune difficulté à le croire : je les ai vus de mes yeux manger toute sorte d'animaux, même les plus sales et les plus vils. Tout leur convient, même les scorpions et les serpents, d'autant plus qu'ils se nourrissent également de toute sorte d'herbes. » Voir à cet égard C. Federici, *ouvr. cité*, p. 7-8.

14. Pour n'en citer qu'un, presque contemporain de celui de Federici, Gasparo Balbi. Voir à cet égard « *Viaggio dell'Indie Orientali di Gasparo Balbi, gioielliero venetiano* », dans O. Pinto, *ouvr. cité*, p. 69-233.

15. C. Federici, *ouvr. cité*, p. 6 : « Lorsque l'on passe la nuit à quai il faut monter la garde des bateaux, à cause de tous ces Arabes, qui sont des voleurs mécréants. Ils ne tuent pas, mais volent et prennent la fuite. Contre ces derniers, le remède le plus efficace sont les arquebuses, car ils les craignent grandement. » « Près de l'Euphrate, à deux jours de Babylone, se trouve une ville appelée Aït, près de laquelle est située une plaine entièrement remplie de la poix qui naît ici. Ce phénomène est surprenant, car on voit un cratère qui crache sans cesse cette poix dans les airs, accompagnée d'une fumée très dense, qui se répand par la suite dans la campagne, qui en est remplie. Les Maures affirment qu'il s'agit de la bouche de l'enfer, et il faut reconnaître qu'il s'agit d'un phénomène remarquable. » Citons enfin les îles d'Andaman, habitées par des sauvages cannibales : « Lorsqu'ils se font prisonniers, ils se dévorent l'un l'autre » (voir sur ce point C. Federici, *ouvr. cité*, p. 32).

16. *Le voyage aux Indes de Nicolò dei Conti (1414-1439)*, *ouvr. cité*, p. 101-102.

Cette méfiance vis-à-vis de l'Orient laisse également transparaître, dans les récits de voyage italiens, que la motivation du voyage en Orient est l'argent¹⁷. Le texte de Cesare Federici se termine sur l'admonestation finale adressée à tous ceux qui souhaiteraient entreprendre le même voyage, assortie de recommandations pour transférer à leurs héritiers les biens gagnés, en cas de décès sur place¹⁸. Il est possible de repérer, aussi bien dans le récit de Federici que dans ceux de ses prédécesseurs et successeurs, un trait caractéristique dans la description de l'Orient, à savoir celle de la démesure. Par rapport à l'Occident, en Orient tout est « beaucoup », tout est « trop », en bien, comme en mal. De même, les habitudes alimentaires orientales, irrecevables en Occident, sont interprétées comme une manifestation du caractère bestial de ceux qui les pratiquent.

Les études présentées dans ce volume s'inscrivent dans cette perspective oscillant entre rejet et fascination pour l'Orient, faite d'aversion pour une contrée source de menace et de danger, mais en même temps origine fascinante de savoirs raffinés tels que la magie et la littérature, dont ils analysent les enjeux à différentes époques et dans des documents très variés. Huit articles étudient le regard uniquement italien posé sur l'Orient entre le Moyen Âge et le xvi^e siècle ; Luca Fois, Irena Prosenc et Patrizia de Capitani, en s'appuyant sur des *corpora* variés (les chroniques des inquisiteurs, la nouvelle italienne du xiv^e siècle, le roman chevaleresque) soulignent son altérité par rapport à l'Occident, et permettent d'en entrevoir une définition bâtie sur différents critères, principalement géographiques et religieux. La perspective adoptée par Élise Leclerc et Serge Stolf se fonde en revanche sur la définition de l'Orient à travers des critères moraux et identitaires. Simone Beta, Filippo Fonio et Émilie Zanone, s'interrogent quant à eux, sur les modalités de la circulation des savoirs orientaux en Italie et analysent la démarche d'appropriation de ces derniers, qui relève d'une fascination pour des connaissances complexes et raffinées. Deux articles abordent en revanche la question des échanges entre l'Italie et l'Orient dans une perspective européenne : les contributions de Tatjana Silec et Marianne Lorenzi présentent cette relation ambiguë et passionnante entre ces deux mondes à travers les traductions et les réécritures, notamment anglaises et françaises.

17. Cesare affirme rapidement avoir désiré revenir à Venise une fois qu'il avait amassé une somme d'argent très confortable : « Ayant gagné une somme d'argent confortable dans le Pegu, j'éprouvai un grand désir de rentrer chez moi. » (C. Federici, *ouvr. cité*, p. 63.)

18. C. Federici, *ouvr. cité*, p. 66 : « Si quelqu'un avait le désir de se rendre dans ces contrées de l'Inde, qu'il ne soit pas étonné en lisant les tribulations grandes et petites que j'y ai rencontrées. Car je risquai ma vie à plusieurs reprises pour être parti sans une somme d'argent suffisante. Je tombai malade, et la caravane qui transportait ma marchandise fut pillée, si bien que toutes mes affaires furent perdues. »

En s'appuyant sur le rapport, à la fois indéniable et controversé, entre cathares de Lombardie et l'Orient, Luca Fois se propose, dans sa contribution intitulée « Les cathares de Lombardie et l'Orient : entre sources narratives et documentaires », de reprendre l'ancien débat sur l'origine orientale du dualisme diffusé en Europe méridionale pour aboutir à une définition géographique de l'Orient effectuée sur la base des traités qui transmettent un récit historique du commencement des communautés dissidentes lombardes. Il s'agit là du *De heresi catharorum in Lombardia*, rédigé entre 1200 et 1215 par un auteur anonyme, du *Tractatus de hereticis*, datant des années 1250 et 1275 de l'inquisiteur Anselme d'Alexandrie ainsi que de la *Summa de hereticis* (1250), par Rainier Sacconi, inquisiteur et ancien hérétique. La définition géographique de l'Orient se double ici d'une géographie de la dissidence. Selon Luca Fois, si la lecture de ces traités montre en effet clairement que l'échange avec l'Orient fait partie intégrante de l'identité des premières communautés dissidentes lombardes, il convient par ailleurs d'enrichir le débat sur leur origine orientale avec l'apport de quelques documents de l'inquisition milanaise découverts récemment. Avec l'aide de quelques exemples tirés des nouvelles sources documentaires, il est montré dans ces pages que le *Tractatus de hereticis* peut être considéré comme le fruit de l'activité d'inquisiteur d'Anselme d'Alexandrie et que l'ensemble des informations qu'il contient — y compris, vraisemblablement, les références à l'Orient — ont été construites à la fois sur la base de matériels directs (les interrogatoires des accusés et des récits de ses confrères ex-hérétiques) et indirects (d'autres traités, les registres de ses prédécesseurs, d'autres sources auxquelles il avait accès). Le résultat final, présenté dans sa contribution, est un tableau complet et organique permettant de dessiner une géographie de la dissidence, d'indiquer ses lignes de développement et de définir les étapes de son passage de l'Orient vers l'Occident. Parfois le critère religieux, totalement dépourvu d'éléments géographiques, semble suffire aux auteurs italiens du Moyen Âge pour délimiter et définir l'Orient. C'est le cas du *Trecentonovelle* de Franco Sacchetti (xiv^e siècle), dont l'objectif explicitement affiché par son auteur est de présenter des récits « nouveaux », toutefois sélectionnés sur le critère de la proximité géographique et culturelle avec son lectorat, si bien que la plupart des nouvelles contenues dans le recueil se déroulent à Florence ou dans des villes voisines (Gênes, Ferrare ou Bologne). Un deuxième objectif poursuivi par Sacchetti est de proposer un enseignement moral. En prenant ces données comme point d'appui méthodologique, Irena Prosenc observe, dans son article « La Terrasanta fra alterità e prossimità nel *Trecentonovelle* di Franco Sacchetti » l'intégration, apparemment contra-

dictoire et paradoxale dans un recueil marqué par une perspective délibérément « locale », d'un groupe de nouvelles se déroulant en Orient, et plus précisément en Terre sainte. Contrairement aux autres nouvelles composant le *Trecentonovelle*, les textes qui composent le *corpus* étudié par l'auteure (les nouvelles XXIV, CCXVIII, CCXIX et CXC) sont caractérisés par l'omission de toute description ou référence géographique. Irena Prosenc montre alors de quelle façon l'Orient est envisagé dans son *corpus* comme un ensemble de contrées habitées par des hommes *contrari alla nostra fede*, ne respectant pas la foi chrétienne. La définition de l'Orient ainsi effectuée se fait alors exclusivement sur des critères religieux auxquels s'ajoutent des considérations morales à connotation antisémite lorsque la naïveté de chrétiens y est opposée à la ruse des Juifs, par ailleurs représentés dans ces textes comme des êtres avides et perfides. Le critère de l'altérité religieuse n'est cependant pas systématiquement déterminant dans la définition de l'Orient. L'article de Patrizia de Capitani, « Les "musulmans" dans quelques narrations chevaleresques italiennes des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles : entre persistances et changements », permet d'appréhender le regard que l'Italie pose sur l'Orient par le biais de la définition du « musulman » dans les épopées romanes produites dans la Péninsule italienne entre la première moitié du ^{xiv}^e siècle et la fin du ^{xv}^e. L'auteure resserre son enquête autour d'une période charnière correspondant à la profonde mutation et au déclin de la chanson de geste médiévale. Au Moyen Âge, en effet, le terme « musulman » recouvrait une réalité des plus floues : il désignait génériquement l'*autre* et ne véhiculait pas de connotation religieuse définie, au point que même les Normands pouvaient, à cette époque, être qualifiés de musulmans. En s'appuyant sur la notion d'altérité au sens large transmise par ce mot, Patrizia de Capitani s'interroge sur la persistance de cette vision dans l'Italie des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles en incluant dans son étude l'analyse du portrait de la femme sarrasine dans les épopées qui composent son corpus. Elle décèle l'émergence nouvelle d'une manière de considérer l'autre, et tout particulièrement l'antagoniste religieux. Ainsi, le centre d'intérêt des textes étudiés se déplace des considérations religieuses à d'autres, plutôt d'ordre moral, social, culturel et psychologique. Cette mutation permet de sortir de la répétitivité d'un schéma idéologique vidé de sens à la lumière des grands changements scientifiques, politiques et sociaux que sont l'élargissement de l'horizon géographique, la naissance de grands royaumes s'identifiant peu à peu à des nations, et la perte d'autonomie politique de l'Italie, qui conserve pourtant une place de relief sur l'échiquier international grâce à son rayonnement économique et culturel.

Mais l'Orient peut acquérir, dans l'imaginaire italien, des contours bien plus sombres et inquiétants. Dans son article «Le spectre de l'Orient dans les livres de famille florentins (1300-1480)», Élise Leclerc s'interroge sur la signification de la place très marginale que les Florentins des XIV^e et XV^e siècles accordent à l'Orient dans leurs livres de famille; réticence d'autant plus frappante lorsqu'elle concerne un événement politique aussi majeur que la prise Constantinople. L'auteure observe cependant que la menace représentée par l'expansion de l'Empire ottoman — qui a tant marqué les sociétés occidentales — n'est pas totalement absente des livres de famille florentins, mais apparaît dans des contextes précis et récurrents, par exemple en 1421 lorsqu'il est question d'une menace plus large de la *libertas* florentine — dans une prédication aux accents prophétiques que consigne Salvestro Mannini (1384-après 1429). Dans ce texte, l'assaut de Constantinople de 1422 est une victoire de la Chrétienté face aux Ottomans, la victoire d'une communauté. Ces remarques permettent d'établir que dans les rares cas où les Florentins jugent digne de faire entrer dans le livre de famille un fait survenu dans des contrées orientales, il semble que ce soit dans le but de mettre en valeur le rôle joué dans les événements par une communauté envers laquelle l'auteur nourrit un sentiment d'appartenance (la famille, les Florentins, les Italiens, la Chrétienté). Ce rôle de faire-valoir rejoint donc la stratégie générale qui préside à l'écriture des *ricordi* et *ricordanze*, à savoir conserver et transmettre la mémoire de tous les éléments pouvant conforter voire augmenter le statut et le rayonnement de la famille. L'article de Serge Stolf, «E. S. Piccolomini et les Turcs : l'Europe face à son ennemi», présente quant à lui une situation de conflit ouvert entre l'Occident et l'Orient — celle de l'avancée militaire ottomane en terre d'Occident au XV^e siècle — et la position d'un interprète de ce conflit, Enea Silvio Piccolomini, Siennois d'origine, humaniste aux intérêts éclectiques, poète, historien de l'Europe et, partiellement, de l'Asie, passé à l'état ecclésiastique, cardinal, puis pape (sous le nom de Pie II) de 1458 à 1464. Cette étude analyse également les jugements de Piccolomini sur les Turcs dans des perspectives polémiques, teintées d'une entreprise de bestialisation de ce peuple, mais aussi géopolitiques et géoculturelles. Piccolomini souligne, observe Serge Stolf, les risques de déstabilisation de la Chrétienté que fait courir l'avancée turque en Europe; les Turcs, en raison de leur cruauté, étaient la punition divine infligée aux chrétiens pour leurs péchés; la Hongrie est en revanche perçue comme «le rempart et le bouclier» de la Chrétienté. La chute de Constantinople fait surgir la conscience — bien soudaine — d'une perte irréparable pour la civilisation de l'Europe, d'une amputation de son patrimoine culturel, la

coupure de cette *translatio* des lettres de la Grèce à l'Europe et l'image du glaive forçant «le domicile des lettres» laissent planer la crainte d'une dévastation plus totale. À partir du *De Europa* (1458), Piccolomini consolidera sa rhétorique sur la «barbarie» de l'ennemi commun : l'ennemi est clairement désigné comme l'agresseur et défini par les traits les plus propres à souligner le danger bien réel d'asservissement qu'il représentait pour les peuples d'Europe. La mise en place d'une image cultivant le mythe des Scythes nomades et donc barbares, soustrait au visage de cet ennemi les traits fondamentaux d'une appartenance à l'humanité. Elle le soustrait à la civilisation qu'il veut détruire, dont les limites sont celles d'une Europe héritière de la culture grecque, latine et chrétienne, où le savoir est mis publiquement à la portée de tous, où les arts libéraux sont partout cultivés.

La méfiance et le rejet ne sont cependant pas une constante permettant de définir le regard posé par l'Italie sur l'Orient. S'interrogeant, dans sa contribution intitulée «“L'orientalisme” dans la *Legenda aurea* de Jacques de Voragine», sur les modalités de circulation des textes hagiographiques orientaux en Occident, Filippo Fonio choisit de s'arrêter, sur la *Legenda aurea* de Jacques de Voragine, important vecteur d'une connaissance fondamentale pour l'hagiographie occidentale. Ce texte permet en effet d'aboutir à la contamination des traditions et des modèles de sainteté de deux Églises et ne relève donc pas d'une attitude de refus, mais plutôt d'absorption, voire même de fascination, d'hybridation, à un niveau strictement textuel, de deux traditions narratives. Filippo Fonio propose dans son étude une grille «orientaliste» pour l'analyse de la *Legenda aurea*, à séparer du regard occidental jusqu'ici utilisé pour appréhender ce texte, qu'il décline dans un riche ensemble de catégories. Ainsi, suggère Filippo Fonio, les récits hagiographiques de la *Legenda* peuvent être lus par le biais de quatorze catégories, qui prennent en compte des domaines très variés, où l'Orient n'est pas uniquement la source des quelques-uns des récits hagiographiques insérés par Voragine dans son œuvre, mais également le théâtre de l'entreprise d'évangélisation tentée par les saints, de leur martyre, ainsi qu'une contrée exotique peuplée d'animaux merveilleux, lieu de manifestation de l'inouï par le biais de miracles mais aussi du déchaînement des tentations diaboliques. Pour son analyse de la *Legenda aurea*, l'auteur retient notamment les catégories suivantes : l'Orient comme source (réelle ou déclarée) du récit de Jacques, ses sources orientales, normalement écrites, et même si souvent indirectes ; les langues orientales. L'Orient apparaît toutefois dans la *Legenda* comme le terrain d'action des saints à des fins d'évangélisation, ainsi que comme le lieu de cultes païens précédents ou concurrents. Il est également le terrain d'actions vertueuses de la part des

saints, d'actions qui demeurent néanmoins sur le plan humain et naturel. À un autre niveau, relève Filippo Fonio, l'Orient peut être le terrain d'actions politiques de la part des saints, mais surtout des évêques. L'Orient est aussi la contrée des objets mystérieux et étranges ; il peut alors être le lieu de provenance d'objets « exotiques », tour à tour magiques, néfastes, rares et précieux ainsi que le lieu de provenance d'un bestiaire merveilleux fait d'animaux exotiques ou d'une faune fantastique. Il est également le terrain d'action des saints à des fins d'accomplissement de miracles, et, inversement, celui où se manifestent des tentations diaboliques (Filippo Fonio cite plus particulièrement le cas de celles subies par les moines et ermites réfugiés au désert ou dans des lieux isolés). L'Orient est également l'endroit où les saints subissent un martyre par le biais de supplices d'une cruauté et d'une perversité supérieure à ceux qui sont infligés aux martyrs « occidentaux ». Il est le théâtre de translations de reliques des saints, transférées de/vers l'Occident, ainsi que celui d'aventures, de voyages, de croisades, et l'habitat de peuples exotiques. Enfin, Jacques de Voragine en intègre également les aspects socioculturels, les mœurs, les rituels, les traditions, et enfin la structure sociopolitique. En dernier lieu, l'Orient peut être, dans la *Legenda*, « effacé » ou « falsifié », lorsque son auteur prélève et recontextualise, en les situant à un endroit différent, des épisodes dont les sources dont il disposait indiquaient clairement la collocation orientale. Bien évidemment, les textes et les savoirs d'origine orientale diffusés en Italie ne sont pas exclusivement d'origine religieuse. Dans son article « Exercices amusants pour entraîner l'esprit : les énigmes byzantines en Italie (XIII^e-XV^e siècles) » Simone Beta en montre un exemple en étudiant le rôle joué par les manuscrits grecs dans les échanges culturels entre l'Orient grec et l'Occident latin. Ces échanges d'une importance capitale, ont permis d'appréhender l'importance des précieuses acquisitions que l'on doit à Guarino Guarini, Francesco Filelfo, Giovanni Aurispa et à d'autres humanistes italiens ayant circulé entre Constantinople et Florence pendant les années précédant la chute de la capitale de l'Empire byzantin dans les mains des Turcs. Simone Beta choisit toutefois de focaliser plus particulièrement son attention sur les épigrammes et les énigmes contenues dans ces manuscrits. Bien que connues d'un lectorat très réduit du fait de leur collocation dans les dernières pages de manuscrits achetés pour d'autres raisons (généralement, parce qu'ils contenaient des œuvres bien plus intéressantes aux yeux de leurs acquéreurs), certaines énigmes grecques en vers arrivent très tôt en Italie. Certaines sections des livres écrits entre le XIII^e et le XIV^e siècle — maintenant conservés aussi bien dans les plus importantes bibliothèques d'Europe (la Bibliothèque vaticane,

la Bibliothèque Marciana, la Bibliothèque Laurenziana, la Bibliothèque nationale de France) que dans d'autres moins connues — contiennent des énigmes attribuées à Michel Psellos. Parmi tous les manuscrits contenant des devinettes grecques, le plus célèbre est peut-être le *Pal. Gr.* 116, acheté à Byzance en 1406 par l'humaniste véronais Guarino Guarini, attiré par la présence de la triade byzantine des comédies d'Aristophane (le *Plutus*, les *Nuées* et les *Grenouilles*). L'article de Simone Beta analyse et décrit la brève section située dans la dernière page de ce manuscrit, qui contient une devinette permettant de souligner l'importance des manuscrits mêmes pour la réalisation des échanges culturels entre l'Orient et l'Italie. Si les textes figurent parmi les contributions les plus importantes à ce flux d'échanges entre l'Italie et l'Orient, il ne faut pas en oublier un élément ultérieur, à savoir la magie. Dans son article « *“Per arte nigromantica” : la magie orientale dans la nouvelle de messire Torello (Decameron X, 9)* » Émilie Zanone fait le point sur l'apport de la nécromancie orientale à la nouvelle italienne du xv^e siècle en s'appuyant tout particulièrement sur le *Decameron* de Boccace. Le but de son enquête est celui de considérer la représentation et la signification de la nécromancie dans ce récit, ce qui amène l'auteure à s'intéresser à la présence de la magie orientale dans la Florence médiévale et à aborder les rapports entre le merveilleux et la nouvelle, genre cependant profondément marqué par le réalisme. L'étude du thème de la matière magique et de la technicité de la magie, resserrée autour de la nouvelle X, 9 du *Decameron*, permet de mettre à jour et de considérer les deux acceptions de la nécromancie dans le recueil boccacien. Celle-ci, est, selon Émilie Zanone, d'une part entendue sous la forme d'une magie orientale dotée de techniques et de savoir-faire, d'une magie savante qui habite le quotidien des Orientaux chez qui elle est efficace, car elle se présente comme une réalisation rapide et mystérieuse. La nécromancie est celle qui suscite la *meraviglia*, sentiment de stupeur provoquant l'inouï. D'autre part, il importe de souligner qu'elle n'appartient pas au merveilleux tel que nous l'entendons aujourd'hui, mais relève plutôt du réalisme, auquel il est nécessaire d'ajouter la qualification de *médiéval*. Enfin, la nécromancie dans la nouvelle X, 9 doit aussi être entendue dans un sens plus restreint, en tant que pratique permettant de mettre en relation les morts et les vivants.

Le rapport complexe et intense entre l'Italie et l'Orient a également inspiré des esprits en dehors du territoire spécifiquement italien, par exemple des traducteurs et des écrivains européens. L'apparition des échanges entre l'Orient et l'Italie apparaît dans des œuvres très différentes les unes des autres, non seulement du point de vue de la langue employée pour leur

rédaction, mais également de leur finalité et du lectorat visé par ces textes. Tatjana Silec, dans son article « De l'intérêt des marchands anglais pour les récits de voyageurs vénitiens vers les Indes occidentales à la fin du xvi^e siècle » en s'appuyant sur un *corpus* de traductions et de réécritures anglaises de récits de voyage italiens, présente l'analyse de l'une des facettes des échanges entre l'Italie en Orient, à savoir les échanges commerciaux. Elle souligne tout particulièrement l'intérêt de la part de traducteurs et de marchands anglais pour les récits de voyage des marchands italiens en Orient, déterminé par un contexte politique précis. Dans le dernier quart du xvi^e siècle, rappelle Tatjana Silec, Élisabeth, reine d'Angleterre, avait fort à faire et peu d'argent à dépenser, et était de ce fait dans l'impossibilité d'aider les marchands de son royaume à renforcer leur présence au-delà des mers. Ainsi, les premières entreprises des marchands anglais furent-elles en grande partie le fait d'individus ne pouvant pas compter sur le soutien du pouvoir royal, mais uniquement sur eux-mêmes, à la différence des commerçants espagnols et portugais, qui bénéficièrent de l'appui de leurs souverains respectifs et de moyens bien plus grands. C'est donc dans les récits de voyage italiens en Orient que certains marchands-voyageurs anglais puisèrent de précieuses informations sur les contrées qu'ils se proposaient de parcourir. Les textes italiens circulant dans les traductions et anthologies anglaises sont nombreux ; Tatjana Silec étudie en particulier le travail de John Frampton, un marchand anglais qui vécut longtemps à Cadix, et qui produisit en 1579 une version anglaise de la traduction espagnole du *Devisement du Monde* de Marco Polo faite par Rodrigo Fernandez de Santaella y Cordoba en 1503, ainsi que le compte rendu de Nicolò de' Conti par Poggio Bracciolini. La deuxième raison de la fascination des Anglais pour les récits vénitiens tient au fait que le voyageur anglais de la Renaissance se trouvait dans une situation assez semblable à celle du voyageur italien du Moyen Âge, à savoir seul face à une corporation toute puissante. Les Anglais qui partaient commercer au Proche-Orient ou plus loin encore tentaient de se faire une place dans un paysage dominé par les Portugais, les Espagnols, les Vénitiens et les Turcs, là où, lors des siècles précédents, un Nicolò de' Conti avait dû se débrouiller seul face à la corporation toute-puissante des marchands musulmans. C'est ce qui explique le désir d'un marchand du nom de Nicholas Hickock de traduire et publier le récit de Cesare Federici aussi rapidement que possible, ce qu'il fera (il sera publié en Angleterre un an seulement après sa parution à Venise en 1587). Ce désir est sans doute né au gré des conversations avec Elder, un marchand comme lui. En quittant l'univers des marchands, on peut constater que d'autres personnages d'origine italienne installés

en Orient sont objets de fascination et apparaissent dans des réécritures étrangères. Les Uscoques, par exemple sont des pirates d'origine croate installés au ^{xvi}^e siècle sur la côte est de l'Adriatique. Les *Histoires de Venise* de Minucci et Sarpi font état des désordres occasionnés par cette communauté, apparemment au service des Autrichiens contre les Turcs, servant en réalité aussi de façon plus complexe à attaquer l'hégémonie vénitienne sur les côtes ioniennes. L'article de Marianne Lorenzi, « *L'Uscoque* de George Sand : les réécritures vénitiennes d'un pirate ionien du ^{xvi}^e siècle », analyse plus avant cette ambiguïté, en particulier à la lumière du roman de George Sand intitulé *L'Uscoque*, paru au cours de la vogue orientaliste et écrit en 1838. Si la communauté uscoque semble avoir agi indépendamment des puissances qu'elle était censée servir ou défendre, George Sand met en scène un « Uscoque » sans cesse tourné vers son propre profit ou son propre plaisir, en opposition avec toute forme d'ordre civil ou moral. L'intérêt tient alors à l'ambiguïté de la présentation de ces personnages qui est faite au fil du temps : très négative dans les *Histoires de Venise*, qui leur dénie systématiquement toute valeur épique ; plus ambiguë chez Sand où l'on retrouve, dans la France post-révolutionnaire, l'hésitation entre la nécessité d'une atteinte à l'ordre de l'Ancien Régime et la critique de la violence qu'elle suppose. À partir de *L'Uscoque*, Sand analyse les circonstances et les modalités de la résurgence — au début du ^{xix}^e siècle — de ces pirates du ^{xvi}^e siècle. Les Uscoques ont formé au ^{xvi}^e siècle sur la côte est de l'Adriatique une communauté qui avait fui la tutelle turque de Soliman II à la fin du ^{xv}^e siècle et qui était stipendiée pour défendre les confins du Saint-Empire contre les Turcs. George Sand, quant à elle, s'appuie sur des sources italiennes : d'une part *L'Istoria degli Uscochi* de Minuccio Minucci continuée par Paolo Sarpi dans *L'Aggiunta all'Istoria degli Uscochi di Minuccio Minucci Arcivescovo di Zara continuata sin all'anno 1613*, et enfin, toujours de Paolo Sarpi, *Le Supplemento dell'Istoria d'Uscochi*, traduits par Amelot de la Houssaie. Le tome III de son *Histoire de Venise* réunit sous le nom *Histoire des Uscoques* la traduction de l'histoire de Minuccio Minucci et celle de la suite de Paolo Sarpi ; d'autre part *L'Histoire de la république de Venise*, de Pierre Daru, publiée en 1821 et régulièrement rééditée alors. George Sand a certainement lu Daru. Dès lors les crimes des pirates se présentent différemment. Ils sont répréhensibles mais leur violence est explicable dans le contexte dans lequel elle a lieu. Venise exerce sur les côtes adriatiques une tutelle colonisatrice du même ordre que celle des Turcs. La question des révoltes et de leur violence est récurrente dans la France du ^{xix}^e siècle, encore hantée de façon

contradictoire à la fois par les servitudes de l'Ancien Régime et par les massacres de la Terreur qui l'en avait libérée.

Nous tenons à remercier tout particulièrement ici Marina Gagliano (Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3) ainsi que Serge Stolf pour leur travail de relecture des textes et pour les conseils aux auteurs de ces études.